

Commerce, tourisme et oisiveté sur la piste de Santa Fe pendant la guerre entre les États-Unis et le Mexique (1846) : le journal de voyage de Susan Shelby Magoffin

Susanne Berthier-Foglar

En 1846, une caravane de chariots transportant des marchandises quittait le Missouri pour prendre la piste de Santa Fe, ouverte depuis 1821. Une jeune femme, Susan Magoffin, qui venait d'épouser un commerçant, faisait partie du voyage. Presque au même moment, les États-Unis entraient en guerre contre le Mexique et la caravane suivait de près l'armée américaine qui avançait vers le sud. Le voyage de la caravane dura 452 jours dont les 58 premiers en territoire américain. Les arrêts étaient conditionnés par les opérations militaires et donnaient lieu à des activités commerciales.

Le journal de ce voyage, rédigé par Susan Magoffin (*The Diary of Susan Shelby Magoffin*, dénommé ci-après *Journal*), fait partie des quelques voix féminines de la conquête de l'Ouest, période qui semble de prime abord incompatible avec la notion d'oisiveté. La spécificité de la voyageuse réside dans son appartenance à une classe sociale lui ôtant les soucis matériels de l'intendance et ne lui permettant pas, de prime abord, l'accès au même travail que son mari. Sa vision du voyage est celui d'une personne instruite et cultivée, attirée par la nouveauté. Son journal de voyage permet de suivre la progression des commerçants au jour le jour et l'actualité politique et militaire n'est présente qu'en contrepoint. Ses remarques semblent être le fruit d'une oisiveté féminine typique de la classe aisée de cette époque.

La problématique de ce travail est centrée sur la valeur du témoignage de Susan Magoffin, sur sa prétendue oisiveté et sur le rôle que la jeune femme a pu jouer dans la conquête du territoire ; le premier point sera la perception de l'oisiveté aux États-Unis ainsi que l'évolution du concept, ensuite seront évaluées et classifiées les activités de la jeune femme tout au long du parcours, puis enfin elles seront replacées dans le contexte historique de la conquête commerciale et militaire du pays traversé.

Toute définition de l'oisiveté au milieu du 19^{ème} siècle souffre de l'interférence avec une définition actuelle centrée sur l'absence d'activité économique d'un sujet, un état de fait qui englobe aujourd'hui aussi bien l'oisiveté de loisirs que la résistance au travail imposé par le monde économique. On trouve chez Susan Magoffin certains traits caractéristiques de l'oisiveté de loisirs du monde contemporain, ce qui pourrait avoir tendance à occulter le rôle que la société lui dictait. Comme pour toute analyse historique, notre vision de l'oisiveté du 19^{ème} siècle sera forcément teintée par une vision contemporaine du problème et ce que l'on dit d'une norme sociale du passé est plus informatif de notre société que de celle qui a produit l'événement. En éliminant tant que possible les interférences, plusieurs facettes de cette oisiveté apparaissent dans le journal : passe-temps distrayant, loisir utile ou même *laziness*, comme on la concevait en 1846.

L'oisiveté, au sens d'absence d'activité utile, n'existait pas dans le discours fondateur des États-Unis. Dans l'idéologie nationale jeffersonienne du 18^{ème} siècle, le pays se

voyait comme une nation de propriétaires cultivant leur terre. L'oisiveté était alors un vice¹, un défaut de la noblesse du vieux continent. Lorsqu'au 19^{ème} siècle apparut aux États-Unis une bourgeoisie industrielle et commerçante, elle copia certaines modes européennes en matière de voyages qui devaient avoir une finalité culturelle (le « tour d'Italie »), spirituelle (les missions religieuses), médicale (les séjours dans les lieux de cure) ou scientifique (l'exploration). Par ailleurs, la notion de plaisir était souvent liée à celle de vice, englobant d'autres activités réprouvées par la société normative comme la consommation d'alcool et les jeux de hasard, et le voyage par plaisir devait, au moins en apparence, se ranger dans une des catégories acceptables. C'est ce que tente de faire Susan Magoffin.

Aux États-Unis, pendant la grande période d'expansion territoriale du 19^{ème} siècle, le voyage d'exploration et d'émigration vers l'Ouest concernait une part importante de la population. À l'instar des explorateurs, les pionniers avaient conscience de vivre un moment hors du commun dans l'histoire de leur pays et nombreux sont les émigrants qui tenaient un journal de voyage pour la postérité. Au début de son journal, en 1846, Susan Magoffin avait 18 ans et venait d'épouser Samuel Magoffin, un homme d'affaires du Missouri de 42 ans, qui lui proposa de l'emmener sur la piste de Santa Fe lors d'un voyage d'affaires.

Cette route commerciale très profitable, ouverte lors de l'indépendance du Mexique en 1821, permettait un accès facile des grandes plaines des États-Unis vers les provinces du nord du Mexique. Malgré les efforts mexicains d'imposition de droits de douane élevés, ce commerce prenait une place de plus en plus importante dans l'économie d'une région qui s'étendait de Santa Fe à Chihuahua. Les commerçants étaient surtout américains, mais graduellement des familles mexicaines y prirent part. Les autorités du Mexique avaient tenté de favoriser leurs propres citoyens, mais les nombreux mariages transnationaux, ce qui était le cas d'un des frères Magoffin, avaient fini par rendre floues les distinctions de citoyenneté (Weber, 151).

Normalement, les commerçants n'emmenaient pas leur épouse, le voyage étant éprouvant et long. Cependant, c'est probablement à cause de la longueur de son absence que Samuel Magoffin proposa à sa jeune femme de l'accompagner. Pour lui fournir des conditions dignes de sa classe sociale, il lui fit construire une tente d'un nouveau modèle avec un piquet central supportant un bureau et une étagère, le mobilier se composant en outre de chaises et d'un lit avec draps, couvertures, courtpointes et coussins. Susan voyageait dans son propre attelage, un *Rockaway*, et sa bonne, Jane, une femme noire, avait un *Dearborn*. Ce ne sont pas les chariots bâchés classiques de la route de l'Ouest, plus adaptés aux marchandises, et surtout moins confortables, mais des véhicules légers prévus pour le transport de personnes.

Pour la jeune femme, le voyage représentait des vacances exotiques, avant l'invention du concept. Elle commence son récit en décrivant les emplettes de dernière minute qu'elle range dans ses malles et dans son panier à ouvrages. Son

¹ Jefferson : « Nothing can contribute more to your future happiness (moral rectitude always excepted), than the contracting a habit of industry and activity. Of all the cankers of human happiness none corrodes with so silent, yet so baneful an influence as indolence. », lettre à Martha Jefferson, 1787, Thomas Jefferson Collection. Hector St John de Crevecoeur : « Idleness is the most heinous sin », Lettre VIII.

discours reproduit les conventions du journal de jeune fille et commence par un style emphatique : « The curtain raises now with a new scene... [...] Oh this life I would not exchange for a good deal » (9). La réalité du voyage, sa destination, le chargement de la caravane et la guerre qui vient de commencer passent au second plan, corroborant le fait que ce voyage est touristique. Cependant, ce discours récurrent, que l'on pourrait qualifier d'oisif, cède la place à un texte qui se veut plus informatif.

Faisant partie d'une classe instruite, elle emporta probablement dans ses bagages l'ouvrage de référence sur la piste de Santa Fe, les deux tomes du *Commerce of the Prairies* de Josiah Gregg qui venait juste de paraître. Certaines descriptions de voyage de la jeune femme sont calquées sur Gregg ; comme lui, elle décrit la faune, les terriers géants des rongeurs des prairies (37), les populations rencontrées (57), la géographie, les montagnes, les mirages du désert, la nature (74, 72, 88-89, 197), les lieux pittoresques (18-19, 226-227), les sites archéologiques (99-101). La caravane suivait l'armée de près et, malgré la présence de la guerre, Mrs Magoffin visitait avec application ce qu'il fallait avoir vu : Monterrey, occupé par les troupes américaines et défigurée par les impacts de balles, le couvent réquisitionné pour loger les soldats, l'église de Saltillo dont l'autel, de style baroque colonial était « entièrement doré et étincelant et qui devait être magnifique lorsque les immenses cierges étaient allumés » (241-243).

On lit dans les descriptions, une appréciation positive des régions traversées, attitude liée à l'expansion territoriale ; après tout en juillet 1847, au moment de ces visites, alors que l'armée américaine était en passe de conquérir la totalité du Mexique, la jeune femme ne savait pas encore quelle partie du territoire mexicain allait être incorporée aux États-Unis et elle s'extasiait devant ces régions en lesquelles elle voyait son nouveau pays (« I am delighted with this new country », 114).

Parfois ce tourisme était plus nettement conquérant. Comme le faisaient tous les voyageurs, la jeune femme grava son nom sur un rocher à Pawnee Rock mais nota que, pendant ce temps, son mari montait la garde avec un fusil à cause du danger indien (41). À Santa Fe, elle visita la plaza, place principale de la ville, et nota avec satisfaction qu'il y flottait le drapeau américain, puis, lorsque le général Kearny de l'armée de l'ouest l'invita au fort en construction, elle remarqua que, de cet endroit, on pourrait « pulvériser toutes les maisons de la ville » (114-115, 140-141). Ces activités touristiques en temps de guerre et pendant une campagne commerciale ne sont pas anodines et participent à la prise en main du territoire.

Toutefois, dans les régions traversées, la vision de Susan Magoffin était ouverte et tolérante envers des peuples différents. Il semble cependant compréhensible qu'elle trouve dangereux les guerriers indiens qui croisaient la caravane (43, 66-67, 70), d'autant plus que les déprédations des Apaches laissaient des traces tangibles. Cependant, elle apprit à différencier les tribus et, à Santa Fe, devint l'amie d'un Indien pueblo de Sandia qu'elle visita par la suite lorsque la caravane traversa les terres de sa tribu (151, 153). Ces Indiens sédentaires vendaient leur production agricole aux Mexicains et ils étaient aussi les clients des Magoffin. Les relations sociales avaient leur importance. Cette attitude envers les Indiens agriculteurs reflétait celle de l'administration américaine qui, selon les normes de la société du 19^{ème} siècle, considérait les activités traditionnelles de subsistance (chasse, pêche)

comme de l'oisiveté, alors qu'elle cherchait à étendre la pratique de l'agriculture, occupation acceptable.

Si la société trouvait alors normale la relative inactivité des femmes de milieu aisé, dans l'Ouest, la norme avait tendance à être moins stricte et, par nécessité, la liberté des femmes plus grande. Les femmes participèrent aux premières migrations, même si, dans les régions minières ou d'élevage, les hommes étaient supérieurs en nombre. Ces femmes de la frontière étaient souvent des agricultrices, émigrant avec leur famille à la recherche de nouvelles terres, d'autres étaient épouses de missionnaires, secondant leur mari dans son travail de propagation des valeurs et des savoirs de la civilisation occidentale². C'est de ce rôle que s'inspirait Susan Magoffin qui accordait une place importante aux lectures pieuses, la seule activité qu'elle s'autorisait le dimanche.

Dans l'économie agraire de l'Ouest, le travail des femmes à l'extérieur de la ferme familiale était rare. Elles pouvaient travailler comme institutrices, logeuses, cuisinières ou lavandières ou – en marge de la société – dans les spectacles et la prostitution (White, 203, 277-278 ; Milner, 308). Dans cette société mouvante, la condition féminine était moins figée et l'affectation des tâches moins différenciée ; ainsi, une femme pouvait être amenée à accomplir des tâches lourdes – défrichage, construction, labour – et parfois être capable de manier les armes, ce que fera Susan lors de la traversée de territoires non sécurisés.

Toutefois, ces normes ne s'appliquaient qu'aux femmes blanches et ce sont elles dont l'histoire a retenu le nom. Sacagawea, la jeune Indienne qui participa à l'expédition de Lewis et Clark à travers le continent en 1804-1806, reste une exception. Les esclaves ou domestiques noires, à l'instar de Jane, qui suivait Susan Magoffin, ne comptaient pas, les Mexicaines non plus. Lorsque Susan entendit dire qu'elle était la première femme à avoir fait la piste de Santa Fe, elle l'écrivit dans son journal comme un compliment, ne semblant toutefois pas y croire réellement:

I have entered the city in a year that will always be remembered by my countrymen ...the first American lady, who has come under such auspices, and some of our company seem disposed to make me the first under any circumstances that ever crossed the Plains (102).

La distinction est marquée par le terme *lady* par lequel se définissait Susan et qui la différenciait des femmes d'une autre condition sociale pouvant prétendre au même exploit : Jane et la voyageuse noire revenant de Bent's Fort, qui avait fait la piste, au moins en sens inverse (7). Le statut de Susan, dans la société du 19^{ème} siècle, conditionne et surtout restreint son accès à l'activité économique, d'où l'oisiveté du début du voyage comparable à celle de toutes les femmes de sa classe sociale. Le campement reproduisait la vie domestique urbaine avec son absence de soucis matériels et la jeune voyageuse avait conscience d'être « une princesse en voyage » (11).

Ses activités étaient non-économiques – écrire, lire, ramasser des galets et des fleurs (7, 11, 21-22, 79) – ou vécues comme une distraction – coudre, nourrir les poules, ramasser des baies et faire une tourte (22, 27). Lors d'un arrêt de la

² On trouvera une analyse féministe du voyage de Susan Magoffin, « ménagère de la Destinée Manifeste », dans Scharff, 36-63.

caravane, dans les plaines centrales pour cause de pluie, elle passa la journée dans son chariot, assise sur son lit, enroulée dans une peau de bison ; la pluie n'était alors « pas plus désagréable qu'à New York ». Elle mentionne à peine la main-d'œuvre qui travaillait dehors pendant les intempéries (21-22). Plus loin, après une nuit blanche éprouvante due aux moustiques, il semble qu'elle ait été la seule personne du convoi à pouvoir se laver, se coiffer et mettre des vêtements propres (31).

Cette liste d'activités triviales ne doit pas faire oublier que la maîtresse de maison de l'époque (la *lady*) devait savoir commander ses domestiques. Arrivés à Santa Fe, les Magoffin louèrent une maison et Susan s'affaira au ménage et à la formation d'une jeune Mexicaine nouvellement employée (102, 112). Lorsque le voyage se poursuivit dans un territoire de plus en plus dangereux, Mrs Magoffin dut faire face à « l'insolence » de Jane, qui, de plus, se mit à boire en cachette. Elle n'évoque jamais les sentiments de sa bonne qui souffrait probablement du stress dû à la guerre et aux incertitudes, et envisagea la punition corporelle comme seule solution (174-176), d'où le parallèle entre la guerre et la violence domestique (Scharff, 54).

C'est certainement le besoin de savoir commander les employés qui poussa Mrs Magoffin à apprendre l'espagnol dès le début du voyage. D'ailleurs, le titre qu'elle avait donné à son journal est *El Diario de Dona Susanita Magoffin*. Dans les premières entrées, des termes isolés sont utilisés en espagnol, au fur et à mesure de leur apprentissage ; puis on voit apparaître des expressions et enfin des phrases entières. Au Mexique, elle put écrire le menu en espagnol dans son journal, tenir une conversation et enfin se montrer capable de commander le montage du camp pendant une absence de son mari, probablement occupé à discuter avec les autorités mexicaines ou la hiérarchie militaire de l'armée américaine (87). Sa maîtrise de la langue devint opérationnelle et le simple loisir éducatif fut dès lors un outil de travail. À Santa Fe, Mrs Magoffin négociait l'achat des produits alimentaires et on lit dans son journal qu'on ne la trompe pas et qu'elle sait répondre aux vendeurs :

He asks me « dos reals por una » believing me to be like some of my countrymen entirely young in such matters, but he found me different. I looked at him straight till he fell to *un real media*, when I said "*hombre*" in a long voice, as much as to say 'man have you a soul to ask so much!' » (132).

Même en voyage, l'activité de Mrs Magoffin restait marquée par son éducation protestante et le repos dominical qu'elle s'imposait. Les dimanches sur la piste étaient marqués par les lectures pieuses et l'oubli d'un dimanche lui fit penser qu'elle risquait le salut de son âme (30, 162, 171). À Santa Fe, elle fut choquée de voir que ni les commerçants américains, ni les soldats de l'armée conquérante n'observaient le dimanche. Elle fut heureuse d'apprendre que Kearny, le commandant de l'armée américaine, était un protestant strict (113). Il l'accompagna à la messe catholique, ce qui pour Susan était un acte d'œcuménisme et pour le militaire une action de propagande visant à montrer aux Mexicains que les conquérants respectaient leur foi. On remarque que le 20 septembre 1846 Kearny l'emmena à l'église et que le 23 septembre il lui fit visiter le fort en construction (137-140). Ces deux visites peuvent être considérées sous une double perspective, l'utilité de la messe n'étant pas la même pour le militaire et Mrs Magoffin et la visite du fort était pour Kearny un moyen de se poser en défenseur, de Susan, des commerçants, de son pays, alors que pour la jeune femme c'était une journée de loisir.

Plus au sud, en territoire dangereux, elle allait à la messe dès que possible, comme à El Paso, alors que la ville était sous contrôle militaire musclé. Alors que Mrs Magoffin œuvrait pour le salut de son âme, elle suivait sans le savoir les consignes de l'état-major qui prônait la visibilité du commandement militaire dans les cérémonies catholiques pour éviter un soulèvement de la population motivé par des raisons religieuses (204, 209 ; Edwards, ch.3 : 3, ch.6 : 2). Cependant, la jeune femme refusait certains éléments festifs de la religion catholique mexicaine. Ainsi, lorsque l'armée américaine célébra bruyamment sa victoire à Saltillo, le dimanche 4 juillet 1847, en même temps que la fête nationale, elle nota dans son journal que la fête du dimanche était une habitude catholique et que les Américains auraient mieux fait de reporter ces réjouissances au lundi (236-237).

Paradoxalement, malgré sa religion austère, Susan Magoffin semblait prendre plaisir à la beauté du pays et à la conquête de ce qui était pour elle un Nouveau Monde. Dans la première partie du voyage, lorsque la guerre n'était qu'un phénomène lointain, le territoire est décrit comme un pays merveilleux ; la jeune voyageuse qui aperçut Mora, le premier village mexicain, du haut d'une montagne y voyait « le bonheur et la paix » (81), vision idéalisée puisque quelques mois plus tard, ce village fut rasé par les Américains pour avoir abrité des rebelles mexicains (Twitchel, 331-333).

À l'échelle du pays, la rapidité de la conquête territoriale donnait aux Américains l'impression qu'il fallait aller de l'avant sans tarder sous peine de rater sa chance. Sur la piste de Santa Fe, Susan se demandait déjà quelle serait le prochain voyage et envisageait d'aller vers la Californie, qui n'était pas encore conquise. Elle demanda en plaisantant au général Kearny, qui devait avancer vers l'ouest, de lui réserver un beau terrain dans ce nouveau territoire. Le général accepta sous réserve que la jeune femme promette de venir, ce qu'elle s'empressa de faire tout en projetant d'un ton léger d'écrire un roman sur ses futures aventures californiennes à l'aide du Capitaine Johnson, l'aide de camp du général :

There will be a little romance in that – and I think we might on the strength of it bring forth a novel, with Capt. Johnson, who they tell me is a good writer to handle the pen (139).

On peut aussi lire dans cet épisode une acceptation de la conquête et faire de Mrs Magoffin un outil de la destinée manifeste, un rôle qui lui est venu graduellement. Au début du voyage, elle notait souvent dans son journal la distance qui séparait la caravane du monde civilisé, c'est-à-dire Independence, dans le Missouri. On lit que le 5^{ème} campement se trouvait « à 95 miles d'Independence » et, trois lignes plus loin, elle relève, curieusement, que l'endroit « est empreint d'indépendance » (10). On comprend pourquoi la ville, qui était le point de départ des pistes vers l'Oregon et Santa Fe, symbolisait l'indépendance de l'émigrant. On peut ajouter que cette indépendance se faisait au dépend de celle des régions conquises, ce qui était encore plus vrai en 1846.

L'éloignement allait conditionner l'état d'esprit de la voyageuse et, dès le premier jour, elle dut accepter un bouleversement de ses normes sociales lorsqu'elle réalisa avec effroi que les charretiers utilisaient en sa présence une profusion de jurons (3). Les premières pages décrivent les difficultés du voyage, les ornières qui

nécessitaient de tripler les attelages, les bêtes à rattraper, les loups contre lesquels il fallait se protéger (7-9), les longues heures de route, les repas froids, voire l'absence de repas, les moustiques, les serpents, les insectes, la chaleur accablante (12-29). D'autres problèmes étaient traités avec la pudeur caractéristique des écrits féminins de cette époque : un avortement, la malaria, une deuxième grossesse qui se termina par la mort du nouveau-né (42, 54, 164, 248). Ces événements malheureux expliquent la présence du discours religieux.

Malgré cela, Susan Magoffin semblait considérer le voyage comme un « raid aventure » d'aujourd'hui, une sorte de loisir hors normes, justifié non par le plaisir, qui restait tabou, mais par la conquête. Dans un domaine personnel, le carcan social, qui définissait sa vie, se relâchait au fur et à mesure du voyage. Elle apprit d'abord à traverser une rivière à gué, en relevant ses jupes, et s'amusa du regard étonné de son mari, puis fit des randonnées autour des campements, marchait la nuit à côté de la caravane, montait à cheval, fit l'ascension de sommets en bordure de la piste (12, 27-29, 77-79, 80, 83, 161-162). Parfois, sa bonne l'accompagnait, mais souvent elle semblait être seule, Samuel étant occupé à la direction de la caravane.

Dans le cadre de ses activités, Mrs Magoffin évaluait et classifiait les individus, américains, mexicains et parfois indiens, qu'elle rencontrait, une activité importante pour la future commerçante. Ses rapports avec l'armée américaine étaient une alliance de classe avec la hiérarchie, des gens de son milieu et souvent de son État. Elle n'avait pas de contact avec les simples soldats, décrits comme des oisifs, qui au campement jouaient au billard, pariaient sur les coqs de combat, « soufflaient dans leur trompette » et « hurlaient comme des Indiens » (60-61, 114). Le véritable lien entre l'armée et les commerçants apparaît lorsque les troupes dépassèrent la caravane et lui dictèrent sa vitesse de progression. La taille croissante de la caravane, regroupant plusieurs commerçants et atteignant cent cinquante chariots après quatre semaines de voyage, laisse à penser qu'il y avait danger (43) et Mrs Magoffin est consciente que sa présence lui vaut une protection renforcée (63).

Les Mexicains décrits par le journal sont les employés de la caravane et les habitants des contrées traversées. La distinction n'est pas toujours opérée et peu d'employés sont nommément mentionnés ; par contre, ils sont présentés comme étant sympathiques vu qu'ils « travaillent pour les Américains », les autres pouvant être des espions surtout lorsque les opérations militaires se rapprochent (160-161, 177). Cependant Mrs Magoffin admettait que les Mexicains, à El Paso par exemple, soient patriotes et critiquent les États-Unis. On voit alors se dessiner son acceptation tacite de la conquête du nord du territoire, ce qui deviendra le Nouveau-Mexique, par opposition au sud qui restera mexicain. Par ailleurs, les commerçants eurent à prendre la défense des Mexicains du pays occupé face à l'armée américaine, qui ne voulait pas leur laisser un canon pour que leur village puisse repousser les Apaches (201). Sous la plume de Mrs Magoffin, ces Mexicains ne sont pas des oisifs stéréotypés ; d'une part ils étaient des clients appréciés et, d'autre part, un des frères Magoffin avait une épouse mexicaine.

La jeune voyageuse apprit à connaître et à aimer la culture mexicaine et son journal décrit la gastronomie des régions traversées (Berthier-Foglar : 2005). Le premier repas mexicain fut considéré immangeable, car inhabituel, mais dès le deuxième, elle en apprécia l'exotisme (90, 91-95). Contrairement aux textes écrits par les hommes, celui de Susan Magoffin est particulièrement précis en ce qui concerne les

différentes sortes de piments, les épices (cannelle, noix de muscade) utilisées pour la réalisation d'un dessert lacté, la fabrication d'aliments inconnus comme les tortillas, des galettes de maïs, pour lesquelles elle apprit à se servir d'une meule en pierre (135-137, 157, 167-168).

Le danger de la situation ne freina pas son envie d'apprendre à cuisiner et ce qui, en d'autres circonstances, n'aurait été qu'un loisir devint un outil d'intégration sociale. Alors qu'elle était logée par une famille mexicaine dont un membre était prisonnier des Américains, elle projeta de commencer un livre de recettes pour se remémorer les mets qu'elle décrivait en termes élogieux. Cette attitude, qui représente un atout pour le commerce, n'est pas à mettre uniquement sur le compte de la frivolité féminine et de la naïveté.

Parallèlement à la gastronomie, Mrs Magoffin présente l'architecture et la décoration des maisons mexicaines qu'elle visitait et elle ne refusa jamais une invitation. Elle décrit les maisons du pays en briques de terre crue (adobe), les plafonds en poutres et lattes de bois brut, les murs chaulés à l'intérieur dont la partie inférieure était recouverte d'un tissu tendu pour protéger les vêtements, les cours, les portiques, les fenêtres munies de volets, les cheminées maçonnées dans le corps des murs (137, 166-167, 205-206). Elle critiqua sévèrement l'armée américaine qui avait saccagé Chichuahua, détruisant les arbres des boulevards de la ville et transformant des maisons bourgeoises en campement militaire (229). Elle imagina ce que pourrait être la détresse des habitants qui avaient fui. Sa vision n'est plus celle d'une « princesse en voyage » en quête de divertissement et le journal devient un reportage de guerre. Toutefois, il ne faut pas oublier que pour les Magoffin, Chihuahua, conquise ou non, était une ville dont les habitants étaient leurs clients et qu'ils y avaient un établissement, ce qui pourrait expliquer l'empathie avec laquelle sont décrits les lieux dévastés.

Susan Magoffin voulait tout apprendre des Mexicaines : tisser des châles (rebozos), cuire des tortillas, faire du chocolat à boire (164-165, 168). Elle était pourtant convaincue de la supériorité de son style vestimentaire et écrit, vers le milieu du journal, comme si c'était secondaire, que son mari vendait du tissu. Mis à part la présence de quelques bouteilles, nous n'apprenons rien d'autre sur le contenu des balles transportées par le convoi, ce qui a contribué à faire de Mrs Magoffin une personne insouciant et légère. En fait, il se pourrait qu'elle n'ait jamais su ce que contenait la cargaison ; les commerçants ayant été soupçonnés de vendre des armes aux Mexicains, on comprend qu'une telle information ait pu rester secrète. Son activité féminine était d'inviter les Mexicaines pour le thé et de répondre à leurs demandes en matière de patrons de robes. Dans ce domaine, la jeune commerçante restait ethnocentrique et considérait les vêtements américains plus décents. C'était la mode des robes très fermées ne laissant apparaître que le cou avec un grand col rapporté cachant les épaules et les seins. Il est logique qu'elle se montra choquée par les décolletés des paysannes et par les jupes qui laissent voir leurs jambes nues. À une Dona Julienne, elle offrit le patron d'une cape à col haut qui devait lui permettre de traverser la plaza de Santa Fe à l'abri du regard des soldats américains (131, 156, 158) qui de leur côté appréciaient beaucoup les jupons, le balancement des hanches et les grands décolletés (Edwards, ch.2 : 52). Malgré la guerre, la mode restait un terrain d'entente et dans la bonne société d'El Paso, alors que l'occupation était mal vécue par la population, Susan est heureuse d'écrire que l'assemblée

demandait à voir un peu de *modas Americanas* et elle présentait ses robes (213), activité au service du commerce et de la morale puritaine.

Le trivial caractérisait la vie sociale de Susan Magoffin, en particulier dans ses relations avec l'état-major de l'armée américaine, mais aussi avec les Mexicains. Cependant, tenir salon en pleine guerre était à la fois un exercice de diplomatie et une activité publicitaire dont l'oisiveté n'était que superficielle. Elle rencontra les plus hauts gradés de cette guerre, même le général Taylor, le « vieux lion », qui avait la réputation d'être bourru, et qui reçut Susan dans son campement avec des « gâteaux et du champagne » (253). Dans ses relations sociales avec l'armée, Mrs Magoffin ne semblait pas toujours être consciente des enjeux. Une bonne entente avec la hiérarchie évitait les soupçons de trahison qui pesaient sur les caravanes circulant en temps de guerre et assurait la pérennité d'un système de troc permettant aux commerçants d'accepter les paiements en nature, dans un pays dépourvu de liquidités, en sachant qu'ils pourraient revendre à l'armée les produits obtenus (Edwards, ch.4 : 5).

Les bals et réceptions qui eurent lieu à Santa Fe étaient significatifs des relations commerciales préexistantes entre les Mexicains et les Américains. Tout d'abord un bal fut donné par les officiers américains en l'honneur des commerçants des deux nations (117-127), puis un repas officiel chez des commerçants américains établis à Santa Fe réunit l'état-major de l'armée. Le général Kearny y porta un toast pour dire que « les États-Unis et le Mexique [étaient] maintenant liés, jamais personne ne pourra songer à les séparer » (133-137). En réponse, les nouveaux édiles de la ville, des commerçants américains et mexicains donnèrent un bal en l'honneur du général et des officiers (142-144). Ces réceptions tissaient des liens entre des groupes ayant un intérêt commun. Pour les commerçants la conquête territoriale des États-Unis était bénéfique par la suppression des droits de douane et les mondanités que décrit le journal sont le signe de cette entente (Berthier-Foglar : 2004, 169-173).

Les riches Mexicains étaient en général favorables à cette conquête. Pourtant, plus au sud, à El Paso, Susan fut invitée chez Don Ygnacio « qui [ressemblait] à George Washington » et dont elle transcrit dans son journal les idées contre la domination d'une république étrangère par les États-Unis, un acte « contraire aux principes de George Washington » (211). Il s'agit de la première réflexion de fond sur la situation politique.

À El Paso, l'attitude négative de la population mexicaine envers l'occupation poussa l'armée américaine à prendre des mesures exceptionnelles pour protéger la caravane de commerçants. Le colonel Doniphan prit en otage de respectables citoyens mexicains, pour assurer la sécurité des civils américains, ce que Susan trouvait « tout à fait acceptable », en avouant pourtant que les habitants de la ville ne devaient pas avoir des sentiments vraiment amicaux envers l'occupant (201-203). Susan nota dans son journal que son mari fut averti en secret d'une menace qui pesait sur la caravane et que tous les deux étaient menacés de mort. Pour montrer sa bonne volonté, Samuel Magoffin tenta de négocier la libération du curé chez la famille duquel ils logeaient, ce qui était un coup de poker, la situation pouvant se retourner contre les Magoffin (216). On lit d'ailleurs dans le rapport de Edwards, une autre vision de ce curé, un patriote prêt à tout pour sauver son pays (ch.4 : 6).

Alors que Susan Magoffin semblait douée pour les relations sociales, elle eut plus de mal à apprendre le commerce. Elle rejetait l'activité de son époux et au 53^{ème} jour de voyage écrivait dans son journal que la quête de la fortune c'était un vice (69). Quelques semaines plus tard, elle semblait avoir changé d'avis puisqu'elle venait de se rendre compte qu'on pouvait faire un profit en vendant des bouteilles vides aux Indiens après les avoir achetées pleines aux États-Unis, pour 3 ou 4 dollars la douzaine, et bu le contenu en route. Elle nota aussi (en prévision du voyage suivant ?) que les Indiennes préféraient le verre noir épais (151, 154). Dans la même région, elle décrivit pour la première fois l'activité commerciale de son mari tout en notant que les Mexicaines étaient « comme des enfants dans un magasin de jouet » et préféraient les tissus aux couleurs vives (168-169).

La participation de la jeune femme devint ensuite plus active ; elle tint boutique elle-même pendant que Samuel était occupé. Les leçons d'espagnol s'avèrentrent profitables et elle se montra contente de vendre plus cher que son mari (173). À la fin du séjour, devenue commerçante à part entière, on la vit compter l'argent et, guerre oblige, nettoyer et charger les armes (233). Ce voyage d'affaires, qui, pour Susan Magoffin, avait commencé comme un périple touristique, était devenu de plus en plus dangereux et la jeune femme oisive s'impliqua de plus en plus dans le commerce qu'elle considérait, non comme une activité conquérante, mais comme la conséquence naturelle de la demande.

La façon dont Mrs Magoffin appréhendait le danger reste ambiguë. Parfois elle en évoque la proximité avec délectation et elle décrit une « époque formidable » alors que « les Indiens [les] entourent » et qu'au bord de la piste on voit des tombes de voyageurs massacrés par les Apaches (180, 200-201). Le voyage serait alors une sorte de tourisme de guerre pour lequel le commerce ne servirait que de prétexte. Cependant, le ton change avec la militarisation du déplacement de la caravane. La rébellion à Santa Fe avait coupé la route du nord, les nouvelles du sud étaient inquiétantes, les hommes de Magoffin montaient la garde sur le toit de la maison où logeait Susan, patrouillaient la ville, employaient leurs propres informateurs pour plus de fiabilité (169, 182-190, 192-194, 199). À la fin du voyage, dans une région où avaient encore lieu des combats sporadiques et où des ossements d'Américains jonchaient le bord de la route, la jeune commerçante n'aspira qu'à rentrer au pays (232, 247, 259).

La description d'un voyage sur de la piste de Santa Fe par Susan Magoffin est une vision féminine de l'activité d'une caravane de commerçants et des peuples rencontrés, vision compliquée par la présence de la guerre. Tout d'abord, la jeune bourgeoise se conformait au code de son milieu qui lui dictait les activités socialement acceptables la confinant dans le rôle secondaire de la gestion domestique. L'intérêt du journal de voyage de Mrs Magoffin est de voir le quotidien domestique confronté aux changements induits par les déplacements constants et par la campagne militaire. Les nombreuses activités de la jeune femme sont parfois du loisir comme l'entend l'époque contemporaine, toutefois elles ont souvent une composante utilitaire et surtout une fonction commerciale. Cette dynamique du voyage et de la conquête permet d'appréhender d'une façon détournée les liens entre l'armée américaine conquérante et les commerçants, de noter l'importance de l'implantation commerciale américano-mexicaine avant le début de la campagne

militaire ainsi que d'évaluer l'acceptation de la conquête par les diverses populations du Mexique.

L'intérêt de ce journal est la vision personnelle d'une femme qui écrit pour sa famille et qui n'a pas de comptes à rendre aux autorités. La conquête territoriale est pour elle une suite d'activités sociales et diplomatiques dont la fonction s'insère finalement dans un travail d'étude de marché, de prospection de clientèle et de vente. Le tourisme de Susan Magoffin est un voyage d'affaires.

Par ailleurs, on lit dans le journal l'évolution future de la situation politique des régions conquises : le refus de la domination américaine au sud d'El Paso et une certaine acculturation de la classe commerçante à Santa Fe. Cette différence entre le nord et le sud va conditionner le découpage territorial opéré par le traité de Guadalupe Hidalgo, ratifié en 1848, par lequel le territoire mexicain ne sera annexé que partiellement. Par ailleurs, on voit l'importance du danger indien au sud du territoire acquis par les États-Unis, danger qui persistera pendant deux à trois décennies d'occupation américaine. Inversement, on comprend que certaines tribus ont déjà leur place dans le système américain et on discerne la future alliance entre les Pueblos, population sédentaire et agricole que rencontre Susan, et l'armée d'occupation qui va tenter de les protéger contre les Indiens maraudeurs.

Bibliographie

- Brack, Gene M. *Mexico Views Manifest Destiny, 1821-1846*. Albuquerque : University of New Mexico Press, 1975.
- Berthier-Foglar, Susanne. "Susan Magoffin's Santa Fe Days in 1846" in *LISA - Revue de Littérature et de Civilisation des Pays de Langue Anglaise* - Université de Caen II, no. 4 (2004) : 163-182.
- Berthier-Foglar, Susanne. "Gastronomy and Conquest in the Mexican-American War: Food in the Diary of Susan Magoffin" in *Dialogos Latinoamericanos* 10. Octobre (2005): 1-27.
- Drumm, Stella M. *Down the Santa Fe Trail and into Mexico – The Diary of Susan Shelby Magoffin, 1846-1847*. Lincoln and London: University of Nebraska Press, 1926. Réédition 2000.
- Edwards, Frank S. *A Campaign in New Mexico with Col. Doniphan*. Philadelphia, Care and Hart, 1847, numérisé par The Kansas Collection: <http://www.kancoll.org/books/edwards/>, site consulté le 5 mars 2006.
- Gregg, Josiah. *Commerce of the Prairies*. 1844-1845, numérisé par The Kansas Collection: <http://www.kancoll.org/books/gregg/>, site consulté le 5 mars 2006.
- Jefferson, Thomas. *Thomas Jefferson Collection*. Electronic Text Center at University of Virginia Library. <http://etext.virginia.edu/>, site consulté le 12 janvier 2006.
- Limerick, Patricia Nelson. *The Legacy of Conquest – The Unbroken Past of the American West*. London, New York: Norton, 1987.
- Milner, Clyde A. (éd.). *The Oxford History of the American West*, New York and Oxford: Oxford University Press, 1994.
- Scharff, Virginia. *Twenty Thousand Roads – Women, Movement, and the West*. Berkeley: University of California Press, 2003.

- Slotkin, Richard. *Regeneration through Violence – The Mythology of the American Frontier, 1600-1860*. New York: Harper Collins, 1973.
- Twitchell, Ralph Emerson. *The History of the Military Occupation of the Territory of New Mexico From 1846 to 1851 by the Government of the United States*. Denver: Smith-Brooks, 1909.
- Weber, David J. *The Mexican Frontier, 1821-1846 – The American Southwest Under Mexico*. Albuquerque: University of New Mexico Press, 1982. Réédition 1997.
- White, Richard. « *It's Your Misfortune and None of My Own* » - *A New History of the American West*. Norman and London: University of Oklahoma Press, 1991. Réédition 1993.

Pour citer cet article

Susanne Berthier-Foglar, « Commerce, tourisme et oiseveté sur la piste de Santa Fe pendant la guerre entre les Etats-Unis et le Mexique (1846) : le journal de voyage de Susan Shelby Magoffin », *Représentations*, 2006 :1, *Travaux du Centre 2*, [en ligne].

Mis en ligne le 24 novembre 2006

URL : <http://www.u-grenoble3.fr/representations>